

KAYSERSBERG VIGNOBLE Concert de Marikala

La « petite française » au Badhus

L'entretien n'a rien de convenu et d'organisé, il va néanmoins se « caler » de lui-même, comme sur des rails, ou mieux, du papier à musique... Car Marikala, c'est, pour reprendre le mot de Victor Hugo, une force qui va, et avec naturel, car une passion chevillée au corps et au cœur en est le vecteur indéniable.

La désinence de son nom de scène, en alsacien, évoque en un diminutif une fraîcheur enfantine, -ailleurs il restera féminin avec une touche d'exotisme- c'est comme cela que sa grand-mère appelait la petite Marie, qui a choisi de devenir la « petite française », le syntagme globalisant la personne et son style.

Elle avait toujours baigné dans une ambiance musicale

Car il pourrait tout aussi bien référer au choix original d'une voie qui se précise dans sa progression en introspectant le répertoire de la chanson française, la bonne, peu familière aux oreilles modernes, mais dont la mémoire est fixée à des racines profondes et inexpugnables qui ont de ce fait la propriété de pouvoir se transmettre. « Rétro », concède-t-elle, avec modestie, car il serait opportun de préciser « de qualité » : Piaf, Trénet, Salvador, Gainsbourg, Nougaro, Barbara, c'est du rétro qui confine à l'intemporel, voire à l'immortalité.

Le caractère bien trempé de Marie possède les armes pour les servir au mieux. Cadre dans le marketing, elle a conservé de sa profession l'expérience et la maturité psychologique. Et si sa mission l'a menée à un burn-out, elle consid-



Marikala dans un environnement qui stimule la créativité à Rodern, où elle vit. PHOTO DNA

re que c'était un signe du destin lui indiquant de suivre ses pulsions artistiques.

Elle avait toujours baigné dans une ambiance musicale : sa mère, professeure de chant, écoutait du classique, et son père, passionné de jazz, touchait un peu la guitare et l'accordéon.

Et c'est en 2013 qu'elle saute le pas, soudant autour d'elle une bande d'amis qui n'ont rien de débutants : un professeur de conservatoire, deux directeurs d'école de musique. Autour du pivot de l'indéfectible compositeur-arrangeur-pianiste Frédéric Arnold, rythmé par les percussions de Mathieu Schmitt, se déroule l'obsédant dialogue très jazz entre le saxo de Guy Egler et la contrebasse de Gilles Untersinger, sans compromettre l'intelligibilité du violon de Vincent Philipp. Et Marikala, dont la présence scénique n'a rien d'une simple formule, ajoute les épices.

En 2015, une souscription lancée auprès de ses fans dépasse ses espérances et lui permet de sortir son premier album. Le succès -et les salles- gagnent en volume.

De la « magie », dit-elle, mais surtout du talent qui cautionne le projet de 2018, avec des inédits et plus de compositions personnelles. « Elle n'a pas froid aux yeux », dit son *Emmerdeuse*, c'est tout à fait cela. ■

G.P.

► Marikala, au Badhus samedi 8 avril 20 h (ouverture à 19 h). Entrée gratuite.